

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard GACHOT

Un centenaire. Le dernier jour de
Fra Diavolo

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 235-240

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UN CENTENAIRE

Le dernier jour de Fra Diavolo

Dans Naples, un vent de tempête a balayé les rues. Bordant cette cité, la mer gronde et roule des vagues énormes. Aux cris de détresse des marins, les cris d'effroi du peuple résonnent. Chaque individu redoute un cataclysme prochain. Le Vésuve s'est réveillé d'un long sommeil. A la recherche de grâces, une plèbe remplit les églises. En glas, cent cloches sonnent, à midi, le 10 septembre 1807.

Un bruit de tambour roulait comme un grondement de tonnerre. En pleine intempérie, deux compagnies de grenadiers stationnaient. Ils gardaient une place carrée. Tête haute, vétérans et conscrits, attendaient que s'ouvrit la porte du tribunal. Leur curiosité s'arrêtait bientôt à considérer un groupe, deux gendarmes et un prisonnier.

Le prisonnier avait trente-cinq à trente-six ans. Son visage, d'un ovale pur, apparaissait pâle. Les flammes brûlant ses yeux noirs indiquaient la colère. Il redressait fièrement sa taille, qui était ordinaire. Chaussés de sandales, ses pieds battaient le bas d'un froc de moine : froc noir. Attachés sur le dos, ses mains s'agitaient. De sa coiffure — un foulard rouge — des cheveux s'échappaient et flottaient au vent.

Dix voix annoncèrent :

— Voici Fra Diavolo !

Le Napolitain renseigna :

— Je suis condamné au gibet...

Puis un rire nerveux secouait tout son être.

Entraîné, l'homme allait longer deux rues. L'escorte faisait cliqueter ses armes derrière lui. D'un balcon une femme criait : « A mort le brigand ! ». Fra Diavolo haussait les

épaules. Il s'arrêtait devant un quai submergé. Le projet d'une évasion traversait sans doute son cerveau. La violence du gendarme le poussait encore, jusqu'au seuil de la prison : le noir bâtiment des Carmes.

En cellule, Diavolo devait vivre son dernier jour.

C'était un réduit carré, pavé de dalles, aux murailles lisses et humides, seulement éclairé d'une fenêtre à trois carreaux, meublé d'une paillasse déposée devant un banc de pierre, il constituait l'in-pace de l'ancien cloître.

Débarrassé de tous liens, le condamné restait assis sur le banc. Il avait fermé les yeux pour évoquer de chères images. Des soupirs gonflaient sa poitrine. Deux larmes glissaient sous les voiles de ses paupières. En lui, tout à coup, la plus violente colère amoncelait des énergies. Contre le verdict rendu, il protestait.

— Spoliateurs de ma patrie !

Il désignait les Français qui occupaient le royaume de Naples.

Il eût crié des déclamations. Il eût heurté la porte du réduit. Il eût mis la garde en éveil, sans l'hôte qui arrivait.

Un oiseau se présentait à l'ouverture d'un carreau brisé par la violence des vents. Moineau franc au plumage gris, visiteur de la mansarde, pillard du quai, vagabond des jardins, il cherchait un abri. Ni l'horreur du lieu, ni la présence d'un homme ne l'effrayèrent. Il voleta jusqu'au chevet de la couche et s'y posa.

Le superstitieux Fra Diavolo vit dans cette bestiole un être surnaturel : l'ange qui console les infortunés. Sous une forme très réduite, il venait l'assister dans cette détresse que subit tout condamné.

Il le prit. L'oiseau, sorti d'une cage plutôt qu'évadé des grands espaces, se tint sur une main ouverte. Ses petits yeux gris fixèrent les yeux noirs du prisonnier. Il put secouer l'humidité alourdissant ses ailes, du plus rapide

claquement. Ensuite, il indiqua ses satisfactions d'un cri longuement modulé.

— Cui !

Fra Diavolo crut entendre :

— Qui es-tu ?

Dans le silence du souterrain, la voix du prisonnier monta :

— Qui je suis ? Passereau, si tu as des oreilles, écoute. Si tu as un cœur sensible, plains. Si tu as un pouvoir, protège...

L'oiseau jasait :

— Cui ! cui !

Fra Diavolo lisait le journal de sa vie :

— Je suis né un jour d'orage, le 7 avril 1771. Itri, ma paroisse, couronne un rocher. Mon berceau fut dans le corridor d'un vieux monastère devenu le logis de mes parents. Mes premiers pas se hasardèrent dans une cour que le soleil n'a jamais éclairé. A mes turbulences, on répondit par des coups. L'école me fut tôt fermée. La houppelande du berger au dos, Michel Pazza dut assurer la garde des chèvres. Dans les solitudes il devint un penseur.

Sur les montagnes, j'eus une amie : une chèvre blanche aux grands yeux verts. Elle quêtait souvent les caresses de mes mains. Je l'appelais « Sorella. » Mon premier grand chagrin vint de sa mort. Un boucher l'avait achetée deux écus. La petite pièce de livraison donnée au pâtre, je la jetai dans le torrent.

De la plate-forme d'un rocher, en tricotant des bas, je voyais passer le courrier du roi. Il levait souvent les poussières de la Voie Appienne. Son habit bleu tranchait, dans les beaux jours, sur la blancheur de la route. Ses pas réveillaient de loin en loin les échos...

L'oiseau se déplaçait et caquetait.

— Cui, cui, cui.

Pezza passait la main droite sur un plumage lisse.

— Bon camarade, tu m'entends bien ?... Un matin de novembre, le courrier postal fut assassiné. La peur éloigna les postulants qui cherchent toujours une fonction. J'obtins cet emploi. Me gardant bien contre tous poignards et contre tous pistolets, je pus servir le roi pendant cinq ans. Mais la basse accusation d'une femme, que je n'avais point outragée, me fit condamner aux servitudes militaires. A la caserne j'eus à apprendre le métier des armes. Libéré, je rencontrai la jeune fille qui pouvait fixer mon attention et ma destinée.

Et Fra Diavolo criait :

— Rachel est ma femme !

La voix d'une sentinelle s'éleva derrière la porte chargée de verrous.

— Silence, bandit !

Une colère allumait les yeux de Pezza. Il répétait, en frappant du pied :

— Bandit ! bandit ! bandit !

Et Michel reprenait sa confession, tandis que l'oiseau frieux se blottissait dans le froc du prisonnier :

— Les accusations ont, de cette étiquette, avili mes actes... A l'appel du tocsin, j'ai pris les armes contre l'envahisseur, j'ai défendu la maison natale où mes enfants tremblaient entre les bras de leur mère apeurée. Sur les remparts de Gaëte, j'ai monté à l'assaut. Déguisé tantôt en moine, tantôt en mendiant, j'ai bien servi mon roi...

— Cui, cui.

— Petit passereau, l'ennui te gagne dans ce lieu humide. Durant sa première campagne, en 1799, Pezza put accomplir assez de prouesses pour mériter le titre de : Frère le Diable ; le titre et un brevet de capitaine. Et après avoir vécu dans Itri, pendant la paix, il dut reprendre les armes, au mois de mars 1806.

Napoléon, un grand capitaine, accusant le roi Ferdinand I^{er} d'avoir trahi ses engagements et faussé une parole

donnée, jeta cinquante mille hommes sur notre territoire. Encore le cri de guerre retentit de montagne en montagne. Encore les paysans chargèrent leurs tromblons. Encore, la lutte recommença à travers les défilés. Chef d'une cohorte qui avait pour devise : « Mort à l'étranger... »

Sa voix s'élevait jusqu'au ton qui indiquait la colère. De nouveau un ordre était donné :

— Silence, bandit !

L'oiseau s'envolait. Un tour accompli dans la cellule, il prenait ferme appui sur l'épaule de Pezza et son cri aigu modulait :

— Cui.

Fra Diavolo disait tout bas :

— Chef de cohorte, la guerre me conduit aux actions du combat et de la retraite. De vallée en vallée, de colline en colline, de cachette en cachette, je dus cheminer. Mon sentier fut tracé de Sperlougà à Amali. Il fallut supporter, entre de braves compagnons d'armes, le froid, la faim, les fièvres. J'entends encore le cri du mourant qui demande à boire, la plainte du blessé qui demande une couche, le crépitement du feu dévorant une ville, le cri d'une mère retrouvant son fils égorgé...

L'oiseau s'agitait.

— Cui, cui, cui.

— Passereau, c'est là ton oraison funèbre à l'adresse des patriotes qui sont tombés dans les montagnes de Mazzo, d'Isernia et de Monteforte. A tant de braves fauchés en pleine jeunesse par les soldats français, je n'ai survécu que pour être offert en spectacle. Malade, un compatriote auquel je demandais du secours m'a livré aux gendarmes. De Baronesi, passant à Salerne, puis longeant les ruines de Pompéï, des sbires m'accompagnèrent à Naples. Cette populace, qui m'eût acclamé comme un Masaniello si j'étais arrivé à la tête de mes volontaires, osa couvrir d'injures le

captif. Or, ce matin, un tribunal d'exception m'a condamné à mort. Il n'a vu dans le colonel Pezza que Fra Diavolo le bandit.

L'homme baissait la tête. Dehors, le jour et la tempête finissaient. Le bruit d'un coup de canon couvrait, une seconde, le son de l'Angélus.

Tremblant, l'oiseau s'était réfugié dans le froc du captif.

Pezza criait :

— Je demande le peloton d'exécution.

Encore l'ordre lui arrivait :

— Silence, bandit !

Plus tard, un pourvoyeur le trouvait étendu sur la couche. Pezza refusait le pain noir. Après avoir, dans les ténèbres denses, caressé le passereau, nommé sa femme et ses enfants, il s'endormit.

L'aube du 10 septembre lui apparut terne dans l'ouverture de la fenêtre. Du froc, il sortit l'oiseau qui picora des miettes, sur le banc, avant de chanter.

— Reli, cui, reli, cui...

A neuf heures, un moine vint préparer Fra Diavolo à la mort. Lui voulut accomplir les actes religieux sans quitter la bestiole qui l'avait assisté à son dernier jour. Au seuil de l'église des Incurables, Michel la confiait à un capucin. Devant le gibet, le dernier cri qu'entendit Pezza fut celui du passereau qui, rendu à la liberté, s'élevait vers le ciel.

EDOUARD GACHOT.